

Les Indiens cavaliers, changements dans les sociétés guaicuru en raison de l'emploi de montures¹

/ Benita Herreros

Universidad de Cantabria

Au XVI^e siècle, où les colonisateurs arrivèrent dans la région de Tucumán, le territoire voisin, la vaste plaine du Chaco, était habité par tout un ensemble de peuples indigènes très divers sur le plan ethnique et culturel. Ceux-ci se trouvaient pris dans un processus de continuelle mobilité dans l'espace, ce qui facilitait le métissage. Cette diversité a permis l'apparition d'une grande variété de contacts avec les colonisateurs espagnols et portugais arrivés dans les régions limitrophes du Chaco, c'est-à-dire le Haut-Pérou, Tucumán, Santa Fe, le Paraguay et le Mato-Grosso. Le Chaco est devenu un espace d'interactions, de frictions et d'échanges culturels entre les populations autochtones et les colonisateurs, avec lesquels se sont établies des nouvelles dynamiques de relations. Les marges géographiques du Chaco, devenues depuis le début de l'époque coloniale un espace de frontière, constituent un cadre approprié pour étudier comment certaines tribus d'Indiens ont fait un usage significatif des chevaux (ceux-ci étant des biens spécifiquement coloniaux), et comment le phénomène a été perçu par les contemporains.

Le titre de cet article vient du fait que les sources espagnoles et portugaises identifient certaines tribus indiennes, les Guaicuru, à l'usage des chevaux.

1. Cette recherche fait partie du projet HAR2009-13508-C02-01 : '*'Policia' e identidades urbanas en la España Moderna*', financé par le ministère d'Éducation et Science d'Espagne. Dirección General de Universidades. Plan Nacional.

La renommée de grands cavaliers que gagnèrent les Guaicuru arriva à un tel point que la langue portugaise emploie comme synonyme d'« indio guaycurú » la dénomination d'« indio cavaleiro », qui est l'expression qu'on trouve le plus souvent dans les sources portugaises. Par rapport aux sources espagnoles, on a aussi cette identification, mais plus chargée de connotations.

Étant donné que les principaux meneurs des hostilités dirigées contre les Espagnols et leurs propriétés situées dans la périphérie du Chaco furent des Indiens guaicuru qui, très souvent, employaient des montures, on trouve dans les sources espagnoles un vrai parallélisme entre « guaicuru », « indio de a caballo » ou équestre, et un autre terme : ennemi. De plus, les caractères, qui, dans le discours de frontière, s'associaient à cette image des Guaicuru, sont ceux de nomade, barbare, cruel, et impitoyable chasseur de têtes et de chevelures des Espagnols². L'Indien équestre était admiré et redouté. On admirait son adresse dans la façon de monter les chevaux mais on craignait ses attaques, plus efficaces justement par le fait que celui-ci possédait des montures. On le redoutait pour sa « fiereza » et on craignait de ne pas pouvoir le repousser, au point de perdre le contrôle du territoire. Par contre, le symétrique « indio pedestre » était conçu comme un ami potentiel, duquel on attendait une collaboration, ainsi que son intégration dans la société coloniale. Ce qui caractérisait ce dernier était le contraire des Guaicuru, c'est-à-dire la pratique de l'agriculture, la sédentarité et la docilité. Comme le montrent ces exemples, les marges du Chaco, espaces de frontière, furent le lieu d'apparition de nouveaux archétypes d'Indiens : les Indiens pédestres et les Indiens équestres ou guaicuru.

La dénomination « guaicuru », donnée à une famille linguistique indienne, avait, à son origine, une connotation péjorative. Elle était utilisée par les Guarani pour se référer aux groupes de guerriers « sauvages » de la tribu mbayá, avec laquelle ils étaient en lutte continue³. Cette appellation se

2. La prise des chevelures et même des têtes des ennemis était une pratique très répandue parmi les tribus du Chaco et avait une signification symbolique et rituelle très forte. Pedro LOZANO, *Descripción Chorográfica del terreno, ríos, árboles, y animales de las dilatadísimas provincias del gran Chaco Gualamba, y de los ritos y costumbres de las innumerables naciones bárbaras e infieles que le habitan*, Córdoba de Tucumán, 1733, p. 268 ; Pierre CLASTRES, *Investigaciones en antropología política* [1980], Barcelona, Gedisa, 2001, pp. 235-240.

3. Branislava SUSNIK, *Dimensiones migratorias y pautas culturales de los pueblos del Gran Chaco y de su periferia. Enfoque etnológico*, Resistencia, Instituto de Historia, Facultad de Humanidades, UNNE, 1972, p. 12 ; Beatriz VITAR, *Guerra y Misiones en la Frontera Chaqueña del Tucumán (1700-1767)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1997, p. 73.

généralisa au point de s'appliquer à tous les gens qui habitaient à l'ouest des fleuves Paraná et Paraguay et, en particulier, à tous les groupes guerriers avec une nouvelle signification : « ennemi »⁴, celle-ci perdant ainsi en partie sa charge sémantique originale et étant utilisée pour surnommer n'importe quel groupe apparenté aux Mbayá⁵.

La famille linguistique guaicuru était assez large ; elle comprenait plusieurs tribus : les Mocoví (mocobí ou mok’oit), les Abipon, qui se divisaient en trois groupes principaux (les Nagueguehe, les Rukakee et les Yaconaigri)⁶, les Toba⁷ (kom, ntakebit ou ntakewit), les Yapitalagá ou Pilagá (kom-pi), les Payaguá (evuevi), les Caduveo (cadiguegodí) et les Mbayá (eyiguayegi), pour lesquels était utilisée l'appellation guaicuru⁸.

L'avancée des empires ibériques vers l'intérieur des terres du Chaco a provoqué de nouvelles dynamiques entre les tribus indiennes elles-mêmes. Beaucoup de familles et de peuples fuyaient vers le cœur du Chaco depuis les régions frontières avec les espaces coloniaux, faisant augmenter la densité de population, ainsi que la concurrence pour l'exploitation des ressources naturelles. C'est dans ce contexte que les Guaicuru sont devenus les protagonistes dans la région, principalement grâce à l'adoption et l'incorporation à leur univers d'un élément issu du monde colonial : le cheval.

4. Beatriz VITAR, «Mansos y salvajes. Imágenes chaqueñas en el discurso colonial», in Fermín del PINO, Carlos LÁZARO, *Visión de los otros y visión de sí mismos: descubrimiento o invención entre el Nuevo Mundo y el Viejo*, Madrid, C.S.I.C, 1995, p. 112.

5. À partir de maintenant, je vais utiliser le nom « guaicuru » uniquement pour faire référence à l'ensemble des tribus de cette filiation linguistique. Pour les Mbayá, donc, j'emploierai son autodénomination : « mbayá », sauf si c'est le cas d'une transcription d'un document où on utilise la dénomination guarani.

6. La signification de ces ethnonymes a rapport avec l'habitat qu'ils occupaient : les espaces ouverts, la forêt, et les rivières ou l'eau, Martin DOBRIZHOFFER, *An account of the abipones, an equestrian people of Paraguay [1784]*, Londres, John Murray, 1822, vol. II, p. 95 ; José JOLÍS, *Ensayo sobre la historia natural del Gran Chaco [1789]*, Resistencia, UNNE, 1972, p. 286.

7. Ne pas confondre avec les *emok-toba* et les *toba-maskoy* (appartenant à la famille linguistique maskoy), habitants aussi du Chaco mais ethniquement différents des Guaicuru.

8. Isabel HERNÁNDEZ, *Los Indios de Argentina*, Madrid, MAPFRE América, 1992, p. 95 ; Alberto GULLÓN, *La frontera del Chaco en la gobernación del Tucumán (1750-1810)*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 1993, p. 39 ; Norberto LEVINTON, «Las transformaciones de las viviendas indígenas debidas a la acción evangelizadora de la Compañía de Jesús: su influencia sobre la identidad cultural de los diferentes grupos étnicos involucrados», in Ana TERUEL, Omar JÉREZ, *Pasado y presente de un mundo postergado*, Jujuy, Unidad de investigación en Historia regional. Universidad Nacional de Jujuy, 1998. p. 157.

Les premiers chevaux ont été obtenus par les Guaicuru à partir du XVII^e siècle, soit par vol dans les haciendas, les fortifications et les villes coloniales⁹, soit par la capture d'animaux perdus ou « cimarrones ». Les chiffres donnés par les sources sont astronomiques. Dans sa description du Chaco écrite en 1733, le père Lozano, S. J., raconte comment à la frontière du Tucumán plus de trois cents chevaux ont été volés au fort de Saint Simon en 1685. De plus, celui-ci témoigne de plusieurs tentatives ratées pour voler tout le troupeau de chevaux des milices qui étaient dans le fort de Valbuena, en 1710. Dans les villes et leurs juridictions, les vols étaient encore plus graves : à Santa Fe, on raconte que les Guaicuru ont volé, au cours d'une vingtaine d'années, plus de quinze mille chevaux. Le jésuite autrichien Martin Dobrizhoffer, qui était chargé de la mission de San Carlos de Timbó d'Indiens abipon et qui a vécu dans la région de Santa Fe jusqu'à l'expulsion de la Compagnie en 1767, fait état de cent mille chevaux en cinquante ans.

Initialement, les Guaicuru avaient gardé les chevaux comme un symbole de prestige mais leur nombre atteignit une telle ampleur que, pour procurer des pâturages à ces troupeaux de centaines et même de milliers de bêtes, les groupes indigènes se virent obligés à se déplacer continuellement¹⁰. Cette accumulation de chevaux et la perpétuelle migration nécessaire empêcha de réaliser une activité agricole, qui obligeait la population à se fixer à un endroit déterminé. À la fin de l'époque précoloniale ces peuples, traditionnellement chasseurs-ramasseurs, avaient déjà développé une agriculture de très bas niveau – spécialement du tabac, produit dont la consommation était très étendue parmi les Guaicuru –¹¹. Ils en réduisirent l'intensité à partir de ce moment et ils renforcèrent l'orientation chasseur-ramasseur de leur

9. Pedro LOZANO, *op. cit.* p. 79, p. 267 et pp. 379-381 ; Martin DOBRIZHOFFER, *op. cit.*, vol. III, p. 8. Voir aussi Alfred MÉTRAUX, « Ethnography of the Chaco », in James STEWARD, *Handbook of South American Indians*, Vol. I, *The marginal tribes*, Washington D.C., Smithsonian Institution, 1946, pp. 265-266.

10. Pierre CLASTRES, *op. cit.*, p. 234.

11. Pedro LOZANO, *op. cit.*, p. 32 et p. 90. Ici, il y a aussi des informations sur l'emploi des captifs espagnols pour cultiver la terre. Rodrigues do Prado montre aussi comment les hommes et les femmes mibayá avaient des habitudes différentes de consommation du tabac, Francisco RODRIGUES DO PRADO, «História dos índios cavaleiros ou da nação guaicuru» [1795], in Raúl SILVEIRA DE MELLO, *Para além dos bandeirantes*, Rio de Janeiro, Biblioteca do Exército, 1968, p. 129 ; Isabel HERNÁNDEZ, *op. cit.*, p. 95 ; Hector TRINCHERO, *Los dominios del demonio Civilización y barbarie en las fronteras de la nación. El Chaco Central*, Buenos Aires, EUDEBA, 2000, p. 257.

économie¹². L'emploi de chevaux permettait une meilleure efficacité dans la chasse – surtout dans les espaces ouverts – ainsi que l'élargissement des distances à parcourir depuis leurs campements. Celui-ci a donc permis une sensible amélioration de la productivité du travail et une augmentation de l'importance de la chasse dans l'économie guaicuru, ce qui a impliqué aussi un affermissement des puissantes attitudes guerrières traditionnelles. Au moment de l'arrivée des colonisateurs, les Guaicuru se trouvaient dans une période d'expansion : ils occupaient une très grande partie du Chaco, depuis le fleuve Salado jusqu'au Bermejo, et même jusqu'au Mato-Grosso sur la rive droite du Paraguay, forçant les autres populations locales à leur laisser la place. La bellicosité ou *ethos* guerrier des Guaicuru¹³, renforcée par les possibilités de mobilité que donnait l'usage de montures, leur permit de développer une stratégie économique extraordinaire, celle du pillage. Antérieurement et indépendamment de la colonisation, les Guaicuru avaient déjà utilisé des pressions et des attaques à l'encontre des groupes agriculteurs de la périphérie du Chaco pour se ravitailler en produits horticoles. Par contre, le pillage systématique de leurs provisions, ainsi que de celles des Espagnols, est un phénomène qui surgit avec l'incorporation du cheval et la transformation de son caractère initial de bien « de prestige » en un bien d'équipement. Son usage facilitait une plus grande mobilité pour les razzias et permettait une fuite plus sûre et rapide. Lors des attaques soudaines des propriétés, des peuples d'« *encomienda* », des missions, des forts militaires et des villes de la frontière, ainsi que des caravanes qui circulaient par la voie principale entre Tucumán et le Haut-Pérou, ils pouvaient s'approprier le bétail, bovin, ovin ou chevalin, et s'emparer de captifs, de grains et d'objets caractéristiques du milieu colonial, qui étaient très appréciés par les Indiens : vêtements ou outils en fer, comme des haches et des coins¹⁴. Le père Dobrizhoffer, S. J., nous raconte comment les assauts guaicuru ont été spécialement fréquents pendant la décade de 1730 : « Scarce a month

12. Alfred MÉTRAUX, *op. cit.*, p. 202 et p. 250 ; Pierre CLASTRES, *op. cit.*, p. 225.

13. James Schoefield SAEGER, *The chaco mission Frontier*, Tucson, The University of Arizona Press, 2000, p. 8 ; Pierre Clastres relie cet *ethos* à l'existence d'une espèce de pulsion de mort entre les guerriers guaicuru qui, dans la recherche de la gloire et du prestige, les mène à des entreprises de plus en plus risquées jusqu'au moment où ils trouvent la mort. Pierre CLASTRES, *op. cit.*, p. 222 et p. 234.

14. Branislava SUSNIK, Miguel CHASE-SARDI, *Los indios del Paraguay*, Madrid, Mapfre, 1995, p. 91, p. 166 et p. 193 ; James Schoefield SAEGER, *op. cit.*, p. 12 ; Ezequiel RUIZ MORAS, «Ecosofía, etnohistoria y cosmología entre los toba taksek del Chaco central», *Scripta Ethnológica*, Vol. XXIII, 2001, pp. 203-204.

passed in which they did not disturb the Spanish colonies with some hostile attack, and although one place alone was invaded, the whole neighbourhood trembled the more safer things appeared »¹⁵.

Le mythe par lequel les Mbayá et les Caduveo expliquent leur origine nous permet de mieux comprendre la force de leur esprit belliqueux, ainsi que celui de l'ensemble des peuples guaicuru. Francisco Rodrigues do Prado, commandant du fort de Nova Coimbra, au Mato-Grosso, depuis 1792, a recueilli deux versions du mythe très similaires¹⁶. Une troisième l'a été par Francisco de Azara¹⁷ pendant l'expédition pour la délimitation des frontières entre les territoires espagnols et portugais à la même époque. Finalement, la dernière version disponible fut fournie par Claude Lévi-Strauss¹⁸, qui a passé plusieurs mois chez les Caduveo dans les années trente du XX^e siècle. Bien que ces versions du mythe diffèrent par certains détails, ce qui est courant dans tout regroupement de récits de la tradition orale, ceux-ci n'affectent pas le sens général. D'après ce récit mythique, les Mbayá furent le dernier peuple à être créé, toutes les terres et les activités avaient été déjà réparties par le créateur, Gonoenhdí, aux autres, les uns devant cultiver la terre, les autres chasser et pêcher. Que pouvait-il concéder aux Mbayá pour leur subsistance ? Le droit de s'approprier ce que les autres produisaient, ainsi que les armes pour faire la « guerra às outras nações, das quais tomariam os filhos para cativos e roubariam o que pudessem »¹⁹. La remarque que Félix de Azara faisait à ce propos est assez significative : « Jamás han sido más fielmente cumplidos unos preceptos divinos »²⁰.

Traditionnellement, les sociétés guaicuru étaient organisées en une hiérarchie à trois niveaux. La strate supérieure, de caractère héréditaire, était composée de nobles ou capitaines et leurs familles :

Los hijos de los caciques heredan a sus padres, y en naciendo alguno, le entrega su padre a algún indio, e india principales para que le críen y cuyden

15. Martín DOBRIZHOFFER, *op. cit.*, vol. III, p. 10 ; Ángel SANTOS, *Los jesuitas en América*, Madrid, MAPFRE América, 1992, p. 267.

16. Francisco RODRIGUES DO PRADO, *op. cit.* pp. 120-145.

17. Félix de AZARA, *Viajes por la América del Sur* [1809], Montevideo, Imprenta del comercio del Plata, 1850, p. 211.

18. Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes trópicos* [1955], Barcelona, Paidós, 1992, pp. 189-190.

19. Francisco RODRIGUES DO PRADO, *op. cit.*, pp. 129-130.

20. Félix de AZARA, *op. cit.*, p. 211.

del, poniéndole desde luego casa y señalándole parte de sus vasallos para que le sigan, sirvan y acompañen²¹.

Le groupe intermédiaire était formé par le gros de la communauté d'ethnie guaicuru, composée des guerriers et leurs familles. En dernier lieu, il y avait la masse des captifs de diverses ethnies, dont le traitement différait selon la tribu guyacuru qui les avait emprisonnés. Par exemple, les captifs des Mocoví restaient pour toujours confinés dans leur condition, tandis que, chez les Abipon, les hommes captifs avaient la possibilité de monter dans l'échelle sociale à l'intérieur de la communauté ; par contre, les femmes restaient toujours dans cette condition subalterne²². Chez les Mbayá, les captifs étaient traités comme des serfs, ils avaient le droit de se marier et d'avoir une famille. Cependant, le mariage d'un Mbayá avec un membre de la caste des captifs était considéré comme un grand déshonneur²³. Avec l'augmentation de l'activité guerrière et l'accumulation des captifs, le rapport numérique entre l'élite mbayá et ses vassaux fut disproportionné mais, malgré tout, les Mbayá continuèrent à monopoliser l'activité guerrière et conservèrent donc la capacité d'exercer leur pouvoir sur le groupe des captifs²⁴.

Todos os anos saem a matar outros selvagens e prender para cativos as mulheres e crianças [...] têm nas suas aldeias índios de diversas nações, como são guaxis, guanazes, guatós, caivabas, bororos, koroás, caiapós, chiquitos e xamacocos. Esta nação, pela suma necessidade que tem, vende os filhos aos guaicurus por machados e facas, e estes lhes fazem guerra cruel, sendo de todos temidos pela vantagem que têm nos cavalos e armas que usam²⁵.

Depuis l'époque précoloniale, les Mbayá sont arrivés à une adaptation singulière pour résoudre les problèmes d'approvisionnement en produits agricoles de manière parallèle à leurs butins de guerre. Il s'agissait d'une adaptation fondée sur l'exploitation des communautés agricoles de filiation arawak qui habitaient la région du Chaco oriental : les Guaná²⁶. Ils concurent

21. Pedro LOZANO, *op. cit.*, p. 67.

22. Lidia NACUZZI, «Los grupos nómadas de la Patagonia y el Chaco en el siglo XVIII: identidades, espacios, movimientos y recursos económicos ante la situación de contacto. Una reflexión comparativa», *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, vol. 39, n° 2, 2007, p. 232.

23. Francisco RODRIGUES DO PRADO, *op. cit.*, p. 122.

24. Carlos MARTÍNEZ SARASOLA, *Nuestros paisanos los indios*, Buenos Aires, Emecé, 1992, p. 127 ; Branislava SUSNIK, Miguel CHASE SARDI, *op. cit.*, pp. 126-127.

25. Francisco RODRIGUES DO PRADO, *op. cit.*, pp. 132-133.

26. Est fréquent aussi l'emploi du nom « chané » pour se référer aux Guaná, tout comme aux peuples arawak qui habitaient la partie du Chaco la plus proche du piémont andin.

des relations interethniques de réciprocité asymétrique basées sur des liens de parenté : par son mariage avec une femme guaná appartenant à l'élite, le cacique mbayá gagnait l'autorité sur la communauté de sa femme. En échange de sa protection contre les attaques menées par d'autres tribus, ainsi que, de temps en temps, des dons qui provenaient de l'entourage colonial – des outils en fer principalement – la population guaná devait fournir des services fréquents, ainsi qu'une partie de la récolte²⁷ : « Os guanans são mais dóceis e humildes [que les Mbayá] cultivão a terra e de parte das suas culturas se aproveitão os uaicurus sem encontrarem resistência pela superioridade que os goanaens lhes reconhecem »²⁸. Le mercenaire allemand Ulric Schmidel remarqua ces relations quand il traversa cette région au milieu du XVI^e siècle et il les identifia comme une relation de vassalité, similaire à celle de l'Allemagne féodale²⁹. Cette relation prit plus de force encore avec l'introduction du cheval, la hiérarchie interne mbayá elle-même devenant plus rigide encore. Pourtant, il est probable qu'elle n'était pas tellement fondée sur la capacité répressive, puisqu'elle était établie à partir d'un lien de parenté entre les familles de haut rang. Selon Fernando Santos-Granero, elle évolua depuis son aspect purement tributaire jusqu'à devenir, vers la fin du XVIII^e siècle, ce qu'il a appelé « arithmetical alliance »³⁰. La perception des travaux agricoles par les Guaná et la livraison d'une grosse partie de leur production à la communauté mbayá³¹ n'étaient pas guidées par un accord entre les contemporains mais, au contraire, elle était controversée. La preuve en est, les désaccords que nous pouvons observer dans différents témoignages pratiquement simultanés, écrits dans la dernière décennie du XVIII^e siècle et la première du XIX^e siècle. Le premier témoignage est celui du naturaliste Alexandre Rodrigues Ferreira qui voyagea dans la région du Mato-Grosso entre 1789 et 1792 et s'arrêta dans le fort portugais de Nova Coimbra au moment des négociations de paix entre les caciques mbayá

27. Alfred MÉTRAUX, *op. cit.*, p. 239 ; Chiara VANGELISTA, «Los guaykurú, españoles y portugueses en una región de frontera: Mato Grosso, 1770-1830», *Boletín del Instituto de Historia Argentina y Americana Dr. Emilio Ravignani*, 3^a serie, n° 8, 1993, pp. 57-60 ; Branislava SUSNIK, Miguel CHASE-SARDI, *op. cit.*, p. 18, pp. 121-122, pp. 165-177.

28. AHU_ACL CU_010, Cx 38, D. 1898.

29. Ulrich SCHMIDEL, *Voyage curieux au Río de la Plata (1543-1555) [1567]*, Paris, Éditions UNESCO, 1998, p. 113.

30. Fernando SANTOS-GRANERO, *Vital enemies: slavery, predation and the amerindian political economy of life*, Austin, University of Texas Press, 2009, p. 41.

31. D'après Alfred Métraux, à la fin du XVIII^e siècle, la totalité des ressources agricoles des Mbayá était cultivée par leurs parents-servs guaná. Alfred MÉTRAUX, *op. cit.*, p. 250.

et les Portugais. Alexandre Rodrigues Ferreira entra en contact avec l'un de ces caciques, le chef Queima, et ressentit l'association mbayá-guana comme une alliance ou accord pacifique, différente des relations que les Mbayá entretenaient avec les autres nations voisines, où il s'agissait d'une relation de force :

Muitos infestam as margens destes rios, como são os guanas, payaguas, guatós, koroas e outros; contudo dentre todos eles, os guaykurus são, sem dúvida, os mais audazes e belicosos. Com estes estão aliados os guanas; os payaguás por temor que lhes têm, cuidam muito em lhes não desmerecer a sua amizade³². Todos os mais quotidianamente são presas suas que eles reduzem à escravidão. [...] [Les Guaná] Pouca diferença têm dos guaykurus, de quem são vizinhos, amigos e aliados. Casam entre si e reciprocamente se auxiliam sempre que assim o pede alguma urgência pública ou particular³³.

Un autre témoignage assez favorable est celui de Félix de Azara qui, après avoir écrit sur les luttes que les Mbayá menaient contre les autres Indiens, constate :

[Les Mbayá] hacen una excepción de la nación guaná, con la que conservan estrecha amistad. Efectivamente, como hemos dicho ya, los mbaías tienen siempre una multitud de guanás que les sirven voluntariamente como esclavos, y gratuitamente, que cultivan para ellos la tierra y les rinden otros servicios³⁴.

De son côté, Francisco Rodrigues do Prado, commandant de Nova Coimbra dès l'accord de paix entre les Mbayá et les Portugais, témoigne d'une relation plus inégale que celles du naturaliste et du commissaire démarcateur :

Os guaicurus são tão soberbos que a todos os gentios confinantes tratam com desprezo, e estes, de alguma sorte os respeitam. Assim sucede à nação Guaxi, habitante nas margens do rio Mboteteí [aujourd'hui Miranda] e com a nação guaná, que é muitas vezes mais do que a dos seus opressores. Presentemente vão conhecendo a superioridade do seu número e sacudindo o jugo tirânico a

32. Depuis les débuts du XVIII^e siècle, les Payaguá et les Mbayá du fleuve Paraguay étaient alliés contre les colonisateurs. À partir de 1768 néanmoins, ils rompirent leur accord et, peu à peu, chacun d'eux se rapprocha du pouvoir colonial, les Payaguá des Espagnols et les Mbayá des Portugais.

33. Alexandre RODRIGUES FERREIRA, *Viagem filosófica pelas capitâncias do Grão Pará, Rio Negro, Mato Grosso e Cuiabá, 1783-1792. Memórias-Antropologia*, Rio de Janeiro, Conselho Federal de Cultura, 1974, p.75 et p. 78.

34. Félix de AZARA, *op. cit.*, p. 211.

que estavam submetidos, tanto que, no ano de 1793, no mês de junho, vieram ao presídio da Nova Coimbra pedir a proteção dos portugueses mais de trezentos³⁵.

L'importance donnée à la guerre, avec la prise de captifs et le butin, dans le mode de vie guaicuru était déjà fort bien exprimée dans le mythe sur leur origine trouvé chez les Mbayá et les Caduveo. Ce récit met en évidence les attitudes belliqueuses et expansionnistes comme clé de leur identité tribale. À cause de cette bellicosité traditionnelle, les Guaicuru ont développé l'appropriation de la figure du cheval, ce qui a favorisé des changements de grande ampleur à l'intérieur de leur société. Bien que la plupart des tribus du Chaco aient adopté le cheval, le rôle que celui-ci joua n'entraîna pas une révolution dans leur mode de vie, comme ce fut le cas pour les Guaicuru. Les autres tribus utilisèrent le cheval comme animal de charge dans leurs déplacements, en plus du distinctif de prestige³⁶. C'est pour cette raison que les caciques les utilisèrent comme montures lors de leurs négociations de paix avec les Espagnols. Mais le cheval ne fut pas pour autant lié au développement des pratiques guerrières de subsistance qui modifièrent les bases économiques et conditionnèrent leur mode de vie, comme chez les Guaicuru. Cela s'est aussi traduit (bien que dans un discours médiatisé par les conflits frontaliers) dans la mentalité coloniale, par le fait qu'un Indien cavalier était un Indien guaicuru.

35. Francisco RODRIGUES DO PRADO, op. cit., p. 132.

36. Helmut SCHINDLER, « Equestrian and non equestrian Indians of the Gran Chaco during the colonial period », *Indiana*, n° 10, 1985, pp. 451-464.